

Plaidoyer
pour la vie

Denis Mukwege
avec Berthild Akerlund

Plaidoyer pour la vie



Avec le soutien du prix Roi Baudouin pour le développement en Afrique.



Collaboration éditoriale : Marc Schmitz

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de l'agence littéraire Wandel Cruse, Paris.

© Denis Mukwege et Berthil Åkerlund, 2013, 2016.

© L'Archipel, 2016.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0318-5

ISSN : 2555-7548

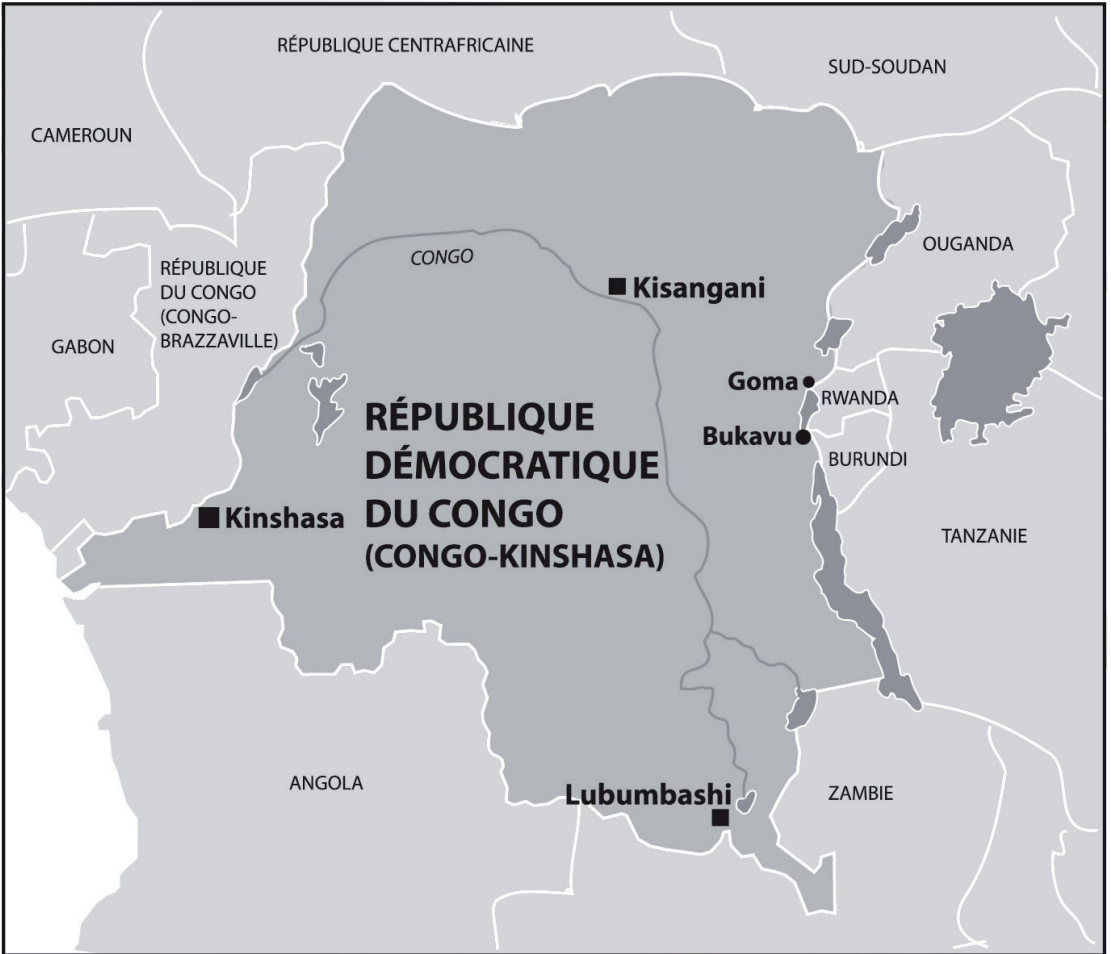
À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil





Prologue

C'était le 25 octobre 2012, en début de soirée. La nuit commençait à tomber quand j'ai arrêté la voiture devant chez moi, dans le quartier nord-est de Bukavu. J'avais fait une petite course ; une vingtaine de minutes d'absence tout au plus.

J'ai tapoté le klaxon – deux coups brefs – afin que le gardien m'ouvre le portail. Mais, curieusement, c'est la petite porte située à côté que j'ai vue s'entrebâiller, puis la tête d'un homme est apparue. Je n'avais encore jamais aperçu cet homme et me suis demandé ce qu'il faisait dans notre cour.

Il a regardé de mon côté avant de disparaître. Le portail s'est ouvert et j'ai vu quelques silhouettes passer vivement devant la voiture. Ils étaient cinq. En quelques secondes, ils se sont engouffrés dans le véhicule, quatre derrière et un devant. Tout s'est passé à la vitesse de l'éclair, je n'ai pas eu le temps de réagir. Ils étaient armés, mais j'ai tout de suite compris

qu'il ne s'agissait pas de cambrioleurs ordinaires. Ils avaient l'air disciplinés, et semblaient très bien savoir pourquoi ils étaient là. Dans le plus grand silence, ils m'ont fait signe de rentrer la voiture dans la cour. La maison se trouvait juste en face de nous, et comme toute tentative de fuite paraissait illusoire, j'ai pensé qu'en me tuant moi-même je pourrais les entraîner dans la mort avec moi. La distance entre le portail et la maison suffirait probablement pour provoquer un choc violent.

J'appuyai à fond sur l'accélérateur et le moteur vrombit. L'homme à côté de moi finit par perdre son sang-froid. D'un geste rapide, il saisit mon poignet et le tira pour m'obliger à stopper le véhicule. « Tu veux tous nous tuer ? », dit-il.

C'étaient les seules paroles qui allaient sortir de sa bouche, mais elles suffirent à installer le doute chez moi.

Cette réaction le rendait plus humain. Je me suis alors demandé si j'avais bien évalué la situation. Et si ces personnes étaient venues non pour m'assassiner, mais avec la seule intention de voler ma voiture. À l'un de mes collègues

il était récemment arrivé une histoire bizarre. Certes, il n'habitait pas Bukavu mais Goma, à 200 kilomètres environ au nord, mais, tout comme moi, il avait été attaqué par des inconnus dans sa cour. Ils l'avaient forcé à sortir de son véhicule, lui avaient lié les mains dans le dos avant de le pousser de nouveau dans la voiture. L'un de ses agresseurs avait pris le volant et ils étaient partis faire un grand tour, sans but apparent, une balade qui allait durer plus de trois heures. C'est un coup de téléphone leur ordonnant de libérer mon collègue qui mit un terme à leur excursion. Ils le larguèrent dans un cimetière, épuisé mais indemne. Il n'a jamais compris le but de cette expédition... Toujours est-il qu'il n'a plus revu sa voiture. C'est cet épisode qui traversa mon esprit au moment où nous foncions dans le mur. Étais-je en train de me suicider et d'entraîner cinq autres personnes dans la mort pour un simple vol de voiture ?

J'ai appuyé à fond sur la pédale de frein et nous nous sommes arrêtés à un mètre à peine de la maison. J'étais prêt à sortir de la voiture, avec l'idée de la leur abandonner. Mais l'un des assaillants m'a arraché les clés de contact,

alors qu'en même temps deux autres pointaient leur arme sur moi ; un pistolet sur la nuque et une mitrailleuse contre ma tempe. Quelques secondes plus tard, celui qui tenait le pistolet m'a pris à bras-le-corps pour me faire sortir du véhicule, tandis que l'homme à la mitrailleuse se postait à côté de moi. J'ai compris pour de bon que ces gens n'étaient pas de simples voleurs de voiture. Que faire ? Peut-être parviendrais-je à m'engouffrer dans la maison ? C'était sans doute l'unique voie de retraite possible. Mais à peine avais-je esquissé un mouvement vers la porte que l'homme à la mitrailleuse me coupa le chemin. Nous nous sommes ainsi retrouvés tous les deux devant ma voiture. Lui tenait le canon à quelques centimètres de mon corps, le doigt sur la détente. Dans son regard et à son attitude, j'ai vu qu'il allait tirer. Accomplir sa tâche. J'allais être assassiné devant chez moi.

Mais, juste au moment où je pensais ma dernière heure arrivée, j'ai entendu des cris, des hurlements. C'était Joseph Bizimana, « Jeff », notre homme à tout faire, qui jaillit de derrière la maison. Les bras levés au ciel, il se précipita sur mon agresseur. Ce fut son dernier acte

en ce monde. Chaque fois que j'y pense, une immense peine m'envahit. L'assaillant se retourna rapidement et tira deux coups de feu. Joseph fut touché en plein visage. J'en fus si choqué que je perdis l'équilibre. Un troisième coup de feu allait achever Jeff, cette fois dans le dos, mais je n'eus même pas le temps de m'en rendre compte : je m'écroulai.

Je ne me souviens guère de la suite. Je sais seulement que je suis resté évanoui dans la cour, quelques minutes tout au plus ; et, quand j'ai repris conscience, j'étais trop choqué pour comprendre quoi que ce soit. Je me relevai et mes filles Lisa et Denise, elles aussi traumatisées et poussant des cris, me firent entrer dans la maison.

Après avoir entendu ces coups de feu, elles étaient convaincues que j'étais mort, qu'elles avaient perdu leur père. Et voilà que j'apparaissais à la porte, hagard, bouleversé certes, mais sans la moindre égratignure. Comment auraient-elles pu comprendre ce qui venait de se passer ?

— Baisse-toi ! crièrent-elles. Éloigne-toi des fenêtres, rampe au ras du sol ! Ils vont continuer à te tirer dessus !

Cet attentat a eu lieu le lendemain de mon retour d'Europe, où j'avais séjourné une semaine. Après avoir donné une conférence à Genève, lors d'une rencontre importante, j'étais venu à Bruxelles pour participer à la présentation d'un nouveau livre. Un ouvrage auquel j'ai contribué, consacré aux violences sexuelles dans l'est du Congo.

La plupart de mes longs voyages commencent et se terminent à l'aéroport international de Bujumbura, où Ngabo, l'un de mes collaborateurs, vient d'habitude me chercher. Si j'arrive le matin ou en cours de journée, nous prenons directement la route pour Bukavu, mais, cette fois-ci, il s'agissait d'un vol de jour depuis Bruxelles et j'ai atterri vers 20 heures.

Je réserve normalement une chambre d'hôtel quand je sais devoir rentrer tard, mais, ce jour-là, je ne l'avais pas fait. Pour des raisons de sécurité. Personne ne devait savoir que j'avais l'intention de passer la nuit à Bujumbura. Sans

avoir le moindre indice d'une menace précise – c'était plutôt le pressentiment que quelque chose pouvait se passer –, je voulais prendre mes précautions.

Mais il était difficile de trouver une chambre. Tous les hôtels paraissaient complets. J'ai même craint à un moment de devoir dormir dans la voiture. Au cinquième hôtel, la réponse fut enfin positive : il restait des chambres libres. Il était 23 heures passées. Affamés, nous avons commandé un repas qu'on nous a servi dans ma chambre.

Nous étions occupés à manger lorsqu'il y eut une coupure d'électricité. Une seconde plus tard à peine, quelqu'un frappa à la porte. Nous n'attendions personne. Mon collaborateur est allé voir et a demandé qui c'était. Silence. Il a répété la question, mais toujours pas de réponse. Nous avons contacté la réception pour avoir une explication : à l'accueil, ils n'avaient rien remarqué d'inhabituel. Tout était comme il se devait, donc pas de raison de s'inquiéter.

Quelques minutes plus tard, un homme est venu raconter que c'était lui qui avait frappé à la porte, dans l'obscurité, pour nous remettre

le reçu de la facture d'hôtel. Cette explication nous a paru bizarre puisque nous n'avions pas encore payé – comme d'habitude, nous comptions régler la note au moment du départ, soit le lendemain matin.

Ma nuit en fut gâchée ; je n'ai pas trouvé le sommeil. J'avais de bonnes raisons d'être sur mes gardes. Un mois plus tôt, j'étais intervenu aux Nations unies sur invitation du ministre britannique des Affaires étrangères, William Hague. La Grande-Bretagne, qui allait bientôt présider le G8, voulait mettre à l'agenda la question des violences sexuelles. Une fois de plus, j'avais témoigné en tant qu'expert tout en profitant de cette tribune pour me prononcer sur les causes des problèmes dans les provinces du Kivu. Comme je m'étais par ailleurs livré dans un ouvrage¹, j'avais sans doute, et je m'en rendais compte, défié des forces capables d'aller jusqu'au bout de leur logique. À peu près un an plus tôt, il y avait déjà eu des menaces ; je

1. *L'homme qui répare les femmes*, Colette Braeckman, GRIP/André Versaille éditeur, 2012.